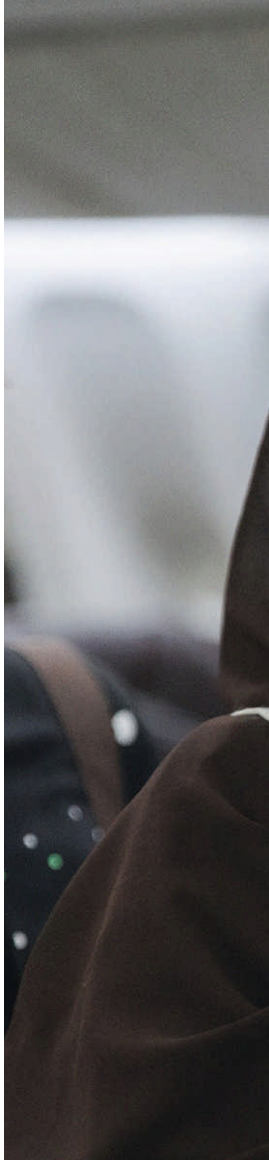

EXCLUSIF

AVEC LES ENFANTS RESCAPÉS DE GAZA

“Le Nouvel Obs” a suivi l’évacuation d’une quarantaine d’enfants de l’enclave palestinienne. Traumatisés, gravement blessés, ils sont pris en charge en urgence dans des hôpitaux d’Abu Dhabi

Par Paul Boyer, envoyé spécial aux Emirats arabes unis

Photos Sadak Souici

Il est minuit, ce 11 septembre, et la chaleur est humide et étouffante lorsqu’un Boeing 777 atterrit aux portes du désert, sur le tarmac de l’aéroport militaire d’Abu Dhabi, capitale des Emirats arabes unis. A l’intérieur de l’hôpital volant, 97 Gazaouis grièvement blessés ou atteints de maladies graves, dont 45 enfants. Lorsque les roues de l’appareil heurtent la piste, deux sœurs recroquevillées sur leurs sièges fondent en larmes. Maissa, 14 ans, et Malak, 11 ans. Dix jours plus tôt, un obus est tombé sur leur salle de classe à Khan Younès, dans le sud de l’enclave côtière. Sur 14 élèves, seules les deux sœurs ont miraculeusement survécu. Elles ont encore des morceaux de shrapnel, des extraits d’obus, incrustés dans le corps et sur le visage. Elles porteront des cicatrices à vie. Dounia, leur mère, veille sur elles quelques rangs plus loin dans l’appareil. *« Nous sommes enfin sauvées »*, sanglote-t-elle. 69 % des 51 000 morts et disparus (soit près de 7 sur 10) de l’enclave palestinienne sont des femmes et des enfants.

Dans cet avion aux allures de radeau de la « Méduse », la plupart des enfants n’ont plus que la peau sur les os, après des mois de malnutrition et de déshydratation – une famine a officiellement été déclarée par l’Organisation des Nations unies (ONU) dans l’ensemble de la bande de Gaza le 9 juillet. Certains tombent d’épuisement dans les bras de leurs parents, d’autres errent dans les allées de l’appareil, l’air hagard. Presque tous prennent l’avion pour la première fois de leur vie, avec des blessures de guerre dites de catégorie 1 qui doivent être traitées en priorité : amputations, traumatismes crâniens, ulcères, brûlures sévères… La médecin Maha Barakat, chignon sage et boucles d’oreilles discrètes, chargée de la santé au ministère des Affaires étrangères des Emirats arabes unis, dirige cette périlleuse opération. La gorge nouée, elle participe aujourd’hui à son 21e vol d’évacuation depuis le début du conflit – le Qatar, la Turquie, l’Italie en ont également effectué. Dans le charter, la médecin tente de rassurer les patients, la détresse se mêle au soulagement d’arriver enfin en lieu sûr. De nombreuses mères sont venues seules avec leurs enfants. L’une d’elles, Iba Ataya, enlace la médecin, la remercie. Mère de sept enfants, elle a accouché de sa fille Saïda fin juillet sous une tente dans le camp de Barkasat. *« Etre enceinte à Gaza*

était très dur. J'ai changé de maison chaque mois car les combats se déplaçaient sans cesse. J'ai accouché sans médicaments », souffle-t-elle, encore sidérée. Saïda souffre de malnutrition sévère, de problèmes respiratoires, et doit être hospitalisée en soins intensifs urgemment.

LISTES D'ATTENTE INTERMINABLES

L'évacuation, organisée par l'ONG United Arab Emirates Foreign Aid (UAEFA), une émanation des autorités émiraties – qui opère aussi en Ukraine, au Tchad, au Soudan ou encore en Birmanie –, a commencé à l'aube, lorsque le Boeing de la compagnie aérienne émiratie Etihad est parti d'Abu Dhabi pour trois heures et demie de vol en direction de l'aéroport Ramon, dans le sud d'Israël. Sur place, l'équipe composée de médecins humanitaires a accueilli les patients, qui venaient tout juste de sortir de l'enfer, au niveau du poste-frontière de Kerem Shalom dans une sorte de huis clos : Israël a refusé que les journalistes étrangers puissent atterrir sur son sol et couvrir cette opération. Les listes d'attente des Gazaouis qui ont besoin d'être soignés sont interminables, avec plusieurs milliers de noms. L'Etat hébreu persiste à autoriser uniquement l'exfiltration des patients avec des blessures et des pathologies potentiellement mortelles.

↑ Dans l'avion affrété par l'ONG émiratie UAEFA, une jeune Gazaouie serre contre elle son bébé, malnutri. C'est le cas de presque tous les enfants présents sur ce vol humanitaire.

Les passagers du Boeing 777 sont donc des « privilégiés ». Ils ont été repérés par des médecins émiratis dans l'enclave, puis inscrits sur ces fameuses listes avant d'obtenir un visa médical d'Abu Dhabi, avec l'aval des autorités israéliennes. *« Nous les récupérons après un an de bombardements quotidiens, dans la pire zone de conflit de la planète. Tous ont besoin d'opérations d'urgence, ils sont dans des états physique et psychologique si fragiles, je n'avais jamais vu cela »,* confie la médecin Maha Barakat, tout en changeant la compresse d'un enfant victime d'un tir à bout portant en provenance d'un char israélien. Selon l'Unicef, un enfant est mutilé ou tué toutes les dix minutes à Gaza.

Une fois l'avion posé, c'est le branle-bas de combat, chaque chirurgien, chaque pédiatre, chaque infirmier sait parfaitement ce qu'il doit faire. Les portes latérales de l'appareil s'ouvrent enfin, sous les applaudissements de plusieurs mères. Une nacelle mécanisée vient récupérer les enfants. Les plus ▸

© SADAK SOUICI POUR « LE NOUVEL OBS »

← Une jeune fille amputée est équipée d'une prothèse. Chaque jour à Gaza, une dizaine d'enfants perdent une jambe, quand ce ne sont pas les deux.

▸ infirmes, alités, sortent en premier. Sur la piste d'atterrissage, une dizaine d'ambulances et des bus attendent en file indienne. Hicham, 6 ans, est l'un des enfants les plus sérieusement atteints. Son corps décharné flotte dans son blouson siglé Hermès contrefait. Une cinquantaine de morceaux de shrapnel sont incrustés dans son abdomen. Devant le véhicule, il est pris d'une crise de panique, son hurlement perce le son assourdissant des sirènes. *« Hicham est traumatisé par les ambulances de Gaza,* indique la médecin, *nos soignants tentent de le rassurer. Le processus de reconstruction sera long. »*

AUTORISATIONS AU CAS PAR CAS

Minute après minute, c'est un défilé d'ambulances. *« Nous sortons de Gaza les blessés et malades qui ont le plus de chance de survivre, les autres ne sont pas évacués car ils ne tiendraient pas le trajet »,* déplore Maha Barakat. Les premiers vols d'évacuation humanitaires organisés par les Emirats arabes unis ont eu lieu par la ville d'El-Arich, dans le nord du Sinaï égyptien, dès la fin d'octobre 2023. Mais, depuis mai, les patients ne peuvent plus sortir par le point de passage de Rafah, fermé par les forces israéliennes, seulement par celui de Kerem Shalom, côté israélien, géré par le Cogat, les services de sécurité de Tsahal, chargé de l'administration des territoires occupés. Les autorisations données aux pays par Israël sont fastidieuses à obtenir et décidées au cas par cas. Epuisée, Maha Barakat regarde la dernière ambulance partir. Après un an de guerre, cette médecin formée au Royaume-Uni commence à perdre le moral. *« Vous voyez des amputations, des corps déformés par les blessures, mois après mois. Je me demande combien de temps on pourra tolérer tout cela. Il faut un cessez-le-feu. »* Avec ce vol du 11 septembre, le nombre d'évacués par l'ONG s'élève à 1917 patients et familles.

→ Le petit Hicham, 6 ans, dont le corps émacié est criblé d'éclats d'obus, souffre d'un profond traumatisme psychologique.

→ Hassan, 13 ans, a été blessé au visage et aux jambes à Rafah.

→ Piégée dans une maison en feu et n'ayant survécu que par miracle, Sarah retrouve un peu le sourire, un mois après son arrivée.

Dans la dizaine d'hôpitaux d'Abu Dhabi, des étages sont à présent réservés aux enfants gazaouis. Au Burjeel Medical City, dans le sud de la capitale, des dessins accrochés aux murs du service pédiatrie rappellent les combats et l'horreur des nuits sous les bombes. Etendu sur son lit, Muhad, 12 ans, sourit malgré tout, le corps maintenu en équilibre par une structure métallique.

"NOUS SORTONS DE GAZA CEUX QUI ONT LE PLUS DE CHANCE DE SURVIVRE. LES AUTRES NE TIENDRAIENT PAS LE TRAJET."

MAHA BARAKAT, CHARGÉE DE LA SANTÉ AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ÉMIRATIES

© SADAK SOUICI POUR « LE NOUVEL OBS »

En deux mois, il a subi douze opérations, son bras et sa jambe gauches ont été amputés. Avant, il était fan de football et notamment du Real Madrid. *« Ça me manque de ne plus jouer, mais je continue de regarder les matchs, surtout depuis que Mbappé joue dans ce club espagnol »,* s'égaie-t-il. En avril 2024, une roquette est tombée sur la maison familiale, à Jabaliya, dans le nord de l'enclave. Au même moment, Muhad et son frère cadet étaient en train d'apporter de l'eau au salon. *« Mon frère est mort sur le coup, à un mètre de moi,* bégaie Muhad. *Moi, j'ai été projeté comme un sac sur le mur, je me suis évanoui directement. »* A son réveil à l'hôpital Al-Awda, dans le nord de Gaza, il crie inlassablement le prénom de son frère : Khalil. *« Les gens pensaient que j'étais fou, je n'acceptais simplement pas que Khalil ait été tué. »* Au bout de trois mois, il obtient le sésame pour être évacué, sa mère à ses côtés.

PROTHÈSES, ŒIL DE VERRE, BRÛLURES

De chambre en chambre, les histoires effroyables se ressemblent toutes. Au fond du couloir, Fahad Fasi, 17 ans, regarde sur son smartphone un *replay* des épreuves de natation des Jeux olympiques de Paris. Passionnée, l'adolescente nageait tous les jours dans la Méditerranée. Le dimanche, elle enfilait son maillot et ses lunettes pour enchaîner les kilomètres dans l'eau. *« J'étais une super nageuse. J'aime l'eau, ça détend. Maintenant regardez,* dit-elle en relevant le drap, laissant apparaître son moignon. *C'est trop dur d'accepter que je ne pourrai plus jamais nager. »* Sa famille possédait une magnifique villa de plusieurs étages à Al-Mawasi, le long de la côte, dans le sud de Gaza, avec un jardin fleuri donnant sur la mer. Lorsqu'elle a été bombardée en mai, Fahad étendait le linge sur le toit. La jeune fille a chuté violemment de deux étages. A l'hôpital d'Al-Aqsa, dans le centre de l'enclave, où elle a été prise en charge, les médecins lui ont coupé le pied gauche, sans anesthésie. Alors que les combats faisaient rage à l'extérieur de l'établissement, elle se souvient des détonations, du kit d'intervention d'urgence, du sang, puis le trou noir. Elle perd connaissance. Bien qu'évacuée en juin, elle est toujours sous le choc de cette nuit où l'hôpital a été mitraillé par un hélicoptère israélien. *« Je tremble encore quand je repense au bruit des hélices près des fenêtres. Les militaires israéliens chassaient des combattants du Hamas. Moi, je m'en fiche de leur guerre, je veux juste revoir mes amies. »*

Dans le nord d'Abu Dhabi, un complexe de plusieurs hectares financé par les Emirats a vu le jour dès le premier mois du conflit. A l'intérieur de l'enceinte flambant neuve du centre Emirates Humanitarian City, une véritable ville a été créée pour accueillir les milliers de Palestiniens. Clinique, école, restaurant, jeux pour enfants… Ici, les patients sont hébergés ▸

© SADAK SOUICI POUR « LE NOUVEL OBS »

▸ après leur passage à l'hôpital. Dans une salle de classe élémentaire, des enfants crayonnent sur des feuilles de papier et se chamaillent. On oublierait presque qu'ils reviennent de l'enfer si leurs blessures ne parlaient à leur place : prothèses, œil de verre, cicatrices et brûlures…

Parmi eux, Sarah, 5 ans, chante et court dans la salle. Evacuée de Gaza il y a un mois, elle commence seulement à reprendre confiance en elle. A son arrivée, elle refusait de se mélanger aux filles de son âge et se cachait la tête en entrant en classe. Brûlée sur presque tout le corps, elle a subi deux greffes de peau sur le visage. *« Elle a été prise au piège dans la maison familiale et a été brûlée au troisième degré, c'est-à-dire que le feu a atteint ses muscles en profondeur. C'est très rare de survivre à ce type de brûlure »,* précise Samira Saïd, médecin chef du centre, spécialisée en psychiatrie, et qui a créé une cellule de crise pour les enfants traumatisés. Désormais, Sarah – qui a été prise en charge par la cellule – ne cache plus sa figure, peut mettre une robe à fleurs comme aujourd'hui et enfin jouer avec d'autres filles. *« Il s'agit de ne pas juste donner des antidépresseurs, car tous les enfants et adolescents présentent des syndromes de stress post-traumatique »,* souligne la médecin. Au quotidien, cela se traduit par des tremblements, de la transpiration excessive, des palpitations. *« Leurs yeux et leurs corps parlent d'eux-mêmes. Etre avec eux pour les aider à se reconstruire donne du sens à mon métier. »*

UNE GOUTTE DANS L'OCÉAN

Les opérations d'évacuation organisées par les Emirats arabes unis ne sont évidemment pas désintéressées ni dénuées d'arrière-pensées géopolitiques. La riche pétromonarchie, qui a normalisé ses relations avec Israël en 2020 en signant les accords d'Abraham, cherche à soigner son image et à donner des gages à sa population, très attachée à la défense des Palestiniens. D'où les efforts déployés par Abu Dhabi, embarrassé par ses liens avec Israël, pour venir en aide à la population de Gaza… et pour le faire savoir. Ces évacuations sont l'un des seuls leviers dont dispose Abu Dhabi pour continuer de se positionner sur la scène internationale. Selon la chercheuse Mira al-Hussein, de l'université d'Edimbourg, spécialiste des pays du Golfe, les Emirats veulent ainsi renforcer leur légitimité dans la région, notamment vis-à-vis de l'Arabie saoudite. *« Il s'agit d'un arrangement entre Abu Dhabi et Tel-Aviv pour que chacun puisse continuer ses activités économiques dans la région. »*

"ISRAËL ACHÈTE LE SILENCE DES ÉMIRATIS SUR LES MASSACRES EN COURS EN FAISANT SORTIR QUELQUES BLESSÉS."

RAPHAËL PITTI, MÉDECIN HUMANITAIRE FRANÇAIS

Mais ces opérations sont une goutte d'eau dans l'océan, compte tenu des dizaines de milliers de blessés encore « prisonniers » dans l'enclave. *« Les Israéliens autorisent les évacuations menées par les Emiratis pour qu'ils restent muets et ne dénoncent pas publiquement les massacres en cours à Gaza. Israël achète leur silence en faisant sortir quelques blessés »,* précise le médecin humanitaire français Raphaël Pitti, qui a effectué deux séjours dans l'enclave, en février et en mai. Il y a constaté combien les hôpitaux n'étaient plus que des établissements de fortune qui manquent de tout et sont impuissants face aux innombrables blessés, victimes de tirs de sniper à la tête ou à l'abdomen. *« Ces balles servent à blesser, dans le but de créer une surcharge dans les hôpitaux »,* analyse Raphaël Pitti.

Les blessés arrivés avec le Boeing 777 du 11 septembre sont, pour le moment, toujours soignés dans les services d'urgence des hôpitaux émiratis, tandis que les patients évacués les mois précédents se rétablissent dans les cliniques du Golfe. Mais le séjour de ces quelque 2 000 Gazaouis handicapés, amputés, traumatisés à jamais, ne pourra pas durer : le pays ne reconnaît pas le statut de réfugié. Le 14 septembre, le ministre des Affaires étrangères des Emirats arabes unis, Abdallah Ben Zayed al-Nahyane, a affirmé que son pays ne jouerait aucun rôle dans le « jour d'après » à Gaza, à moins qu'un Etat palestinien soit créé. Les Palestiniens exilés aux Emirats ne sont que de passage, comme d'éternels déplacés. Personne ne sait ce qu'ils deviendront ni s'ils pourront un jour revoir Gaza. ●

↓ Dès les premières frappes israéliennes, Samira Saïd, médecin, a mis en place à Abu Dhabi une cellule de crise pour prendre en charge les traumatismes des enfants évacués de Gaza.

© SADAK SOUICI POUR « LE NOUVEL OBS »